

commodore et le garde-rien ont été tués. Le général Lazenski a été tué en commandant en chef de l'armée du Nord et les généraux Louis et Goussier, commandants de division.

Madrid, 19 septembre. — Une dépêche officielle annonce que le général Pavía a remporté une victoire sur les carlistes. Trois mille hommes de troupes vont partir pour Cuba dans le courant de ce mois et cinq mille dans le mois d'octobre.

Madrid, 21 août. — La *Revista* annonce que le président Serrano a signé les lettres de créance des ministres d'Espagne dans les capitales européennes.

Londres, 22 août. — Le gouvernement russe a refusé de reconnaître la République espagnole. C'est par suite de ce refus que les autres puissances retardent leur reconnaissance officielle, mais on dit que les gouvernements d'Autriche et d'Allemagne ont envoyé leurs lettres de créance à leurs représentants à Madrid.

Londres, 24 août. — La Suède a reconnu la République espagnole.

Londres, 25 août. — Le gouvernement allemand a formellement déclaré aux puissances qu'il n'interviendrait pas dans les affaires intérieures de l'Espagne.

Vienne, 30 août. — Le *New Free Press* publie le texte d'une circulaire du gouvernement russe, datée du 19, et refusant de reconnaître l'Espagne. La circulaire dit que la Russie ne peut reconnaître un gouvernement qui n'est pas reconnu chez lui. Elle n'a aucun droit d'intervenir dans les affaires intérieures de l'Espagne ni de favoriser aucun parti. Elle communiquera officiellement avec tout gouvernement qui possèdera une autorité légale et promettra d'être durable. L'Allemagne et l'Autriche sont, en cette affaire, libres d'agir conformément à leurs intérêts.

Madrid, 13 septembre. — Les ministres allemand et autrichien ont été reçus hier en grande cérémonie par le président Serrano et ont présenté simultanément leurs lettres de créance, conformément aux instructions de leur gouvernement. M. de Hatfeldt, ministre de l'empire d'Allemagne, a dit que l'empereur Guillaume, en reconnaissant le pouvoir actuel de l'Espagne, était mu par le désir de contribuer au rétablissement de la paix dans ce pays et espérait que le président Serrano réussissait à maintenir l'ordre par des mesures conservatrices. Serrano a répondu que son gouvernement remplirait l'attente de l'Europe. Des discours pareils ont été échangés entre le président et le ministre d'Autriche.

Berlin, 16 septembre. — La *Germania* dit que le pape a péremptoirement refusé de se joindre aux puissances européennes dans la reconnaissance de l'Espagne.

ANGLAIS.

Londres, 7 septembre. — La pose du câble de la côte irlandaise à la côte américaine a commencé, et une dépêche du steamer *Faraday*, datée du 6, dit qu'on est arrivé à une latitude de 47° 51' et à une longitude de 17° 31', et que le travail marche parfaitement.

Londres, 12 septembre. — La grande grève des ouvriers en coton, à Bolton, a commencé le 7. Quatre mille, employant treize mille personnes, se sont arrêtés; quatre moulins, employant sept mille ouvriers, travaillent toujours. Les *Trades-Unions* font des collectes dans tous les districts manufacturiers pour soutenir les grévistes.

ALLEMAGNE.

Londres, 16 septembre. — Une dépêche de Bône dit que la conférence des Vieux Catholiques s'est accordée sur tous les points importants du Dogme. L'évêque de Pittsburgh, au nom des protestants américains, a remercié le docteur Dollinger pour la manière dont il avait conduit les délibérations et a présenté des félicitations écrites à la conférence sur l'harmonie des réunions et sur le résultat obtenu. Le doyen de Chester et d'autres ont parlé dans le même sens.

Berlin, 16 septembre. — L'instruction du procès Kullmann est terminée et les débats commenceront à Würzburg dans le milieu d'octobre.

ITALIE.

Rome, 24 août. — Plusieurs régiments ont été envoyés en Sicile par suite du brigandage toujours croissant, et des courtes maritimes vont être établies pour le prompt achèvement des compagnies. L'Etna est en éruption depuis samedi. Des torrents de lave sortent des cratères.

Syracuse, 2 septembre. — L'éruption de l'Etna se semble pas s'arrêter. Les habitants fuient les villages situés au pied des montagnes, mais on pense généralement qu'il n'y a pas de danger à redouter. La direction prise par les torrents de lave est éloignée des parties cultivées de la montagne.

NOUVELLES DIVERSES.

Londres, 29 août. — Un télégramme de Bruxelles annonce que la conférence internationale a rejeté les quatre articles principaux présentés par la Russie et les articles concernant les représailles. Le cours des délibérations a été calme, mais les délégués français et allemand sont restés étrangers l'un à l'autre.

Bruxelles, 29 août. — La dernière séance de la conférence a eu lieu hier. Tous les délégués ont signé le protocole, excepté les représentants de la Grande-Bretagne et de la Turquie, qui ont ajourné l'exposition de leurs signatures.

Londres, 4 septembre. — L'expédition polaire, après avoir abandonné le bâtiment, a voyagé pendant sept mois et a passé deux hivers sur la glace. Le plus haut point atteint est 80°. Une grande terre a été découverte au nord de la Nouvelle-Zélande. L'expédition est arrivée à Wardoe sur un bateau russe. Il n'y a eu qu'un décès durant tout le voyage.

Londres, 5 septembre. — Un autre récit dit que les exportateurs ont pénétré jusqu'à la latitude de 80°.

Londres, 8 septembre. — Le *Times* dit que M. de Lesseps a abandonné son projet de chemin de fer dans l'Asie centrale.

Genève, 11 septembre. — La société de la 10^e internationale (le Congrès de la paix, probablement) qui s'est réunie tous les jours de cette semaine, a clos ses séances aujourd'hui par une réunion publique. D. D. Fielz, de New-York, a prononcé un discours dans lequel il a expliqué le but de l'association, qui est d'obliger aux nécessités de la guerre. Henry Richard et le Père Hyacinthe ont également pris la parole.

Berne, 15 septembre. — Le congrès postal international a ou-

vert sa session aujourd'hui. Tous les délégués, excepté ceux des États-Unis, étaient présents.

Paris, 24 septembre. — Le consul et le vice-consul français à New-York ont été nommés commissaires de la France à l'exposition universelle de Philadelphie.

Paris, 13 septembre. — Francis-Pierre-Guillaume Guizot est mort aujourd'hui à sa résidence du Val-Richer. Il sera enterré au cimetière Saint-Ouen. Suivant le désir exprimé par le défunt, la cérémonie sera privée.

Le *Laurent*, actuellement en armement à Brest (mois de juin), est destiné à porter le pavillon du commandant en chef de la division navale de l'océan Pacifique. La *Loire* est partie le 9 juin de Rochefort pour la Nouvelle-Gaule.

Le *Var*, arrivé à Bahia le 25 juin, a dû en partir le 28 pour rentrer à Brest.

(Monteur de la Flotte.)

Les *Annales* du génie civil publient un tableau curieux des industries variées dans lesquelles on utilise le papier : « Dans un discours prononcé en 1866, à propos de l'abolition de l'impôt sur le papier, M. Gladstone énumérait soixante-neuf de ces industries, sans parler de l'emploi habituel du papier pour l'écriture, la tenture, la reliure, l'imprimerie. Le papier collé et le papier mâché sont employés par les anatomistes et les chirurgiens qui en font des membres artificiels; par les opticiens, les cordonniers, les chapeliers, les fabricants de faïence et de porcelaine, de peignes, de jouets d'enfant, les carrossiers, les constructeurs de navires, etc. On en fait des papiers de table, ou à propos d'être faits des voitures, des roues de locomotives, des tonneaux... Des meubles de luxe, coffrets, gâchettes, écrans, etc., sont le produit de cette industrie résistante du papier mâché ou collé, dont les procédés sont encore peu connus et se perfectionnent chaque jour. La matière première utilisée en Angleterre est un papier gris-bleu, sans colle, dont le pâte est très-fine. Les feuilles de ce papier sont collées les unes sur les autres, à grands flots de dextrine et d'amidon, puis pressées à la presse hydraulique dans une étuve sèche. Il se forme ainsi une planche solide et dure comme du bois de chêne ou d'acacia, qui peut être découpée sous diverses formes, et que se laisse travailler mieux que du bois ordinaire, dont le papier mâché n'a pas les pores, la sève, les fibres, les nœuds. On le tourne pour faire des boules, des grains de chapelet, des médaillons, des scarabées. C'est ainsi que l'on obtient des bijoux, bracelets, épingles, colliers, fermoirs, on l'on peut incruster des pierres fausses qui y prennent un éclat particulier. Les plateaux, coffrets, gâchettes, écrans, dorés ou non, connus sous le nom d'ouvrages du Japon, sont du papier mâché; la nacelle y est incrustée à la presse hydraulique. Le docteur Albinus Rudal, de Vienne, a calculé qu'un Russe consomme 4 livres de papier par an; un Espagnol, 1 livre 1/2; un Mexicain, un Centra-Américain, 3 livres; un Italien ou Autrichien, 3 livres 1/2; un Anglo-Américain, 5 livres 1/2; un Français, 7 livres 1/2; un Allemand, 8 livres; un habitant des États-Unis, 10 livres 1/2; un Anglais, 11 livres 1/2. D'après le docteur Albinus Rudal, la production de papier du monde entier : papier de chanvre, de laine, de coton, de lin, de paille, de jute, de soie, de riz, etc., est d'environ 400 millions de livres. Moitié de ce produit est employée pour l'imprimerie, un sixième pour l'écriture, le tiers restant pour les autres usages. Il divise le tout comme il suit : pour les pièces officielles, 200 millions de livres; pour l'enseignement, 180 millions; pour la commerce, 240 millions; pour l'industrie manufacturière, 180 millions; pour la correspondance privée, 100 millions; pour l'imprimerie, 300 millions. » On vient de découvrir une nouvelle matière qui peut servir à la fabrication de la pâte à papier d'art. C'est le résidu fort abondant qu'on laisse la canne à sucre et que l'on appelle bagasse aux colonies.

(Journal officiel.)

La dent est constituée par de l'ivoire recouvert d'un enduit d'émail, chaque dentaire est secrétée par un organe distinct. Quand on prend le bulbe dentaire sur un jeune animal, qu'on le transplante sur un autre, sur le dos d'un chien, par exemple, on constate, non sans étonnement, que le bulbe se développe comme s'il se trouvait dans la gouttière dentaire; la dent pousse sur le dos de l'animal. Si l'on place de même l'organe spécial de la production de l'émail, on observe qu'il n'y a pas développement de l'émail. Le tissu producteur n'est plus pourvu de vaisseaux; c'est ainsi que l'on s'explique cette expérience négative. Mais suivant de qui on greffe le bulbe, on peut sur le tissu d'un animal, sur la tête, le dos, etc., autant de fois on voit apparaître, au bout de quelque temps, de petites dents qui se développent à l'aise, comme si elles se trouvaient à leur place ordinaire. Ces faits, qui résultent des recherches de MM. Legros et Moggiot, ont été récemment communiqués à l'Académie des Sciences de Paris par M. Robin. Il faut souhaiter que l'on puisse utiliser cette greffe et que l'on parvienne de même à faire pousser chez l'homme à volonté, et en bonne place, autant de dents qu'on en aura besoin. La physiologie ferait ainsi bien des heureux et surtout des heureux !

Le naturaliste et voyageur italien Odoardo Beccari écrit des lies Arou, au sud de la Nouvelle-Guinée, qu'il a visitées au point de vue botanique et zoologique, et qu'il a recueilli des observations intéressantes, que la petite île s'étend sur toutes les îles de l'océan indien, mais que les habitants la traitent et, ce qui est beaucoup plus important, la guérissent par la quinine. Prise à forte dose (60 à 100 grains anglais, le grain = 0 gramme 045), la quinine agit en sorte que la marche de la maladie est très-rapide, et que la suppuration s'opère abondamment, sièdement et sans danger. L'hôpital hollandais d'Amboine, 300 malades auraient été traités de cette manière par la quinine; deux seulement seraient morts. Beccari, qui lui-même a été atteint, s'est soigné par ce procédé, et il a aisément triomphé du mal.

On construit en ce moment en Angleterre le plus grand câble du monde; il n'aura pas moins de 10,000 toises sans une seule épaisseur, ce qui fait plus de 100 millions de toises de fil. On se propose d'en faire un diamètre de vingt-quatre pieds sur une hauteur de cinq pieds; il est à trois toises de deux pouces d'épaisseur chacun.

LE PREMIER AMOUR DE CHARLES NODIER

Après des années itinérantes du théâtre de la Renaissance, Paul Féval s'en est allé, un auditeur nombreux la délectable nouvelle romanesque.

... Chez M^{me} la comtesse... (Mais permettez-moi de m'interrompre pour vous dire qu'à l'époque où ma petite histoire vit le jour, j'avais mes raisons pour cacher sous cette désignation la personnalité de M^{me} Récamier. Aujourd'hui, malheureusement, ces raisons n'existent plus, et je puis vous avouer que nous sommes à l'Abbaye-aux-Bois...) Chez M^{me} la comtesse, après le dîner, il y avait toujours des hôtes, et ils venaient bien voir que les conteurs ordinaires s'élevaient par les premiers vœux.

Le dîner venait de finir. Chateaubriand, appuyé sur le bras de la maîtresse de la maison, signalait sa place ordinaire au coin de la cheminée, derrière l'immense écran qui n'était là que pour lui. Victor Hugo songeait non loin de Sainte-Beuve, et Musset, tout jeune, semblait écouter en rêve de tendres et cavalières sérénades. Il y avait encore Balzac, de Vigny et d'autres convives, presque tous immortels. La comtesse dit : « C'est le tour de M. Nodier, qui va nous raconter une histoire. » Balzac ouvrit ses grands yeux, qui dévalaient la parole. Chateaubriand sourit et rapprocha son siège.

Nodier ne se fit pas prier, mais il rougit comme un écolier qu'on interroge à l'improviste. Il était timide quand il voulait. Je ne tenais pas l'impossible, je n'essayerai point de reproduire la bonhomie si fine du cher conteur, ses naïvetés si heureusement didactiques, bien moins encore la distinction inimitable de sa forme. Je dirai, telle qu'elle est restée dans ma mémoire, l'époque enfantine de ses premières années. Nodier commença ainsi :

En 1797, j'avais mes quinze ans ; j'étais en rhétorique et j'écrivais mon premier ouvrage, intitulé : *Dissertation sur l'usage des antennes chez les insectes, et sur l'usage de l'ouïe chez les mêmes animaux*. Je pense que vous ne l'avez pas lu. Après les vacances de Pâques lorsque je rentrai au lycée de Besançon, je trouvais que mes camarades avaient pris de certains airs mâles et rudonnants. Cette semaine de Pâques est toujours décisive pour les élèves de rhétorique ; c'est le moment de la première passion. Tous mes camarades revenaient avec des passions ; tous, depuis le grand Jules, qui buvait déjà des petites verres de noyau, jusqu'à Martial, le dernier des derniers, le plastron juré des plaisanteries de notre bon professeur. Et toutes les passions qu'ils avaient étaient partagées. En une semaine, mes compables camarades avaient porté le ravage dans Besançon. Jules était adoré de la greffière ; Frédéric avait porté la guerre chez le juge de paix ; Armand avait mis le feu au ménage de l'avoué ; Louis lui-même avait détourné du droit le jeune de chambre de sa mère. J'avais regardé si ces vainqueurs n'allaient pas près de moi, qui ne pouvais me vanter d'aucune soléennité. Ils m'accablèrent de leur supériorité. Le jeudi, quand ils sortaient, ils posaient leurs chapeaux de travers, et l'on voyait bien que c'était des hommes à la mode. Moi, le jeudi, j'allais chez ma mère, qui me conduisait promener dans les ruelles roumées, orgueil de Besançon, où je ne rencontrais personne à séduire ; j'ajoutais quelques pages à ma dissertation sur l'usage des antennes, et je rentrais, le soir, au lycée, l'oreille basse. Les autres remontaient tous à des Richelieu ; moi, d'un petit souter, ils ne reconnaissent leurs méfaits de la journée. C'était à faire frémir ! Ah ! les pauvres maris de Besançon !

— Et toi, Charles, me demandait-on, tu seras donc toujours un insouciant ?

Réellement, j'en avais bien peur. Ce qui me chagrinait principalement, c'était de rester au-dessous de Martial, le dernier des derniers. Mais la femme de chambre de ma mère avait-elle cinquante ans et ne plésistait pas ?

Je tremais de la malice ; je n'osais plus regarder en face mes conquérants de camarades. Enfin, quinze jours avant les vacances, l'excès de ma détresse me contraignit à m'ouvrir à l'un d'eux. J'interrogeai le grand Jules sur les voies et les moyens à prendre pour rompre promptement un mariage ; je lui demandai comment il avait fait pour se rendre maître de la greffière. Jules me répondit :

— C'est simple comme bonjour ! Les femmes, ça se réveille jamais à l'audace.

— C'est quoi que t'as pas beaucoup d'audace, objectai-je ? — Je le vois bien, mon pauvre Charles. Nous autres libertins, nous abordons une femme, nous lui disons n'importe quoi, et ça y est !

— Qu'en tends-tu par n'importe quoi ?

— La première chose venue. Ça ne s'enseigne pas. Il suffit d'oser !

— Mais enfin oser quoi ? m'écriai-je, prêt à pleurer.

— Tu me fais pitié, ma parole ! Tu n'as que des farces, parles-tu au amusement ; ou jure, on fume, on se moque des professeurs... Elles voient bien qu'on est un gredin, et alors ça va tout seul !

Il me donna un petit coup protecteur sur l'épaule.

— C'est trop godiche, me dit-il, d'être encore honnête à ton âge !

Si tu n'as pas le cœur de parler, eh bien ! écris une lettre.

Cette idée me frappa et me donna quelque courage. Je ne désespérais pas d'être un gredin pas complètement. Avec je m'efforçais, mais d'abord, cherchant la première phrase de mon annonce en épître, lorsque Jules me quitta il me dit :

— D'abord, arrange-toi ! Si tu reviens après les vacances sans avoir une passion, personne ne te parlera plus ! Boucle !

Il y a un juste retour aux choses d'ici bas. Ce grand Jules est devenu greffier, et au greffier, je ne sais pas si ça dépend de l'état, ne détecte pas non plus les élèves au rhétorique. J'ai entendu dire... mais ne faisons pas de conneries.

Je m'imaginais, je ne songeais plus qu'à la passion que j'étais condamné à faire. Car il n'y avait pas de milieu, une passion ou le dés honneur. Quand je quittai le collège pour les vacances, j'emportai une grosse liasse de lettres d'amour que j'avais composées toutes seules. Il ne me manquait qu'une amante pour lui adresser. Je

cherchai sérieusement et de bonne foi l'objet de cette indispensable passion. Je n'étais pas difficile : brune ou blonde, peu m'importait ; il y lui inécessaire, à ma passion, une grande latitude pour la taille et le visage. Quant à l'âge, dame, je la soumettais autant que possible entre quatorze et quarante-cinq. On ne peut guère être plus accommodant que cela. Eh bien ! je ne trouvais pas ! ou plutôt toutes celles que je trouvais me faisaient une telle frayeur que l'idée seule de leur adresser un de mes messages incendiaires me donnait le chair de poule.

Ma mère, belle et bonne Comtesse, au caractère placide et lent, ne s'informat jamais du motif de ma tristesse. Quand elle m'entretenait de moi avec M^{me} Bouhours, son insupportable, elle avait coutume de dire :

— Mon Charles est un petit peu trop tranquille. Si c'était encore comme dans le temps, il y a apparence que j'en aurais fait un abbé... C'était bien commode pour les familles !

Vous le voyez, ma mère elle-même était de l'avis du grand Jules ! Cette M^{me} Bouhours venait quatre fois par semaine à la maison. Les trois autres jours, ma mère allait chez elle. C'était la femme du principal notaire de Besançon. Ma mère et elle passaient comme elles se sept heures de suite au face l'une de l'autre, débarrassées de ruses paroles avec l'accent trépidant du pays comtois. Elles disaient tous les jours les mêmes choses, et chaque chose à la même heure. C'était réglé invariablement.

Je n'aurais pas su dire si madame Bouhours était laide ou jolie. Elle n'était pas d'âge pour moi, c'était madame Bouhours ! un meuble que j'avais coutume de voir à la même place.

Figurez-vous une femme de forte taille, habillée amplement d'étoffe bleue. Elle avait chez nous, dans un tiroir, un bonnet toulousain qu'elle mettait ou ôtait au coiffe. Elle apportait sur son front dans un immense sac d'indienne à fleurs, soutient à son bras par de très longs cordons verts. Quand elle était installée, elle passait les cordons de son sac à la pomme de sa chaise. De sorte que le sac tombait par derrière, hors de la portée de sa vue. Ceci est de la haute importance. Ce fut l'origine de mon amour, le point de départ de mon bonheur, la cause de toutes mes infortunes.

Madame Bouhours ne me gênait pas, mais elle m'adressait toujours quelque regard bonhomme, et disait à ma mère en baillant :

— Votre Charles ne sera pas plus vilain qu'un autre, avec le temps, madame Nodier.

Et ma mère répondait :

— Il y a apparence qu'il n'est ni bous ni boteux, ma bien bonne. C'est étonnant ce que M^{me} Bouhours et ma mère produisent de balancements quand elles étaient ensemble. Evidemment, c'était leur manière de se divertir.

J'étais fort petit-pour mon âge, M^{me} Bouhours avait juste la tête au-dessus de moi. On reconnaissait son pas viril dès le bas de l'escalier. Elle marchait dans de grands souliers bien crêlés, dont la semelle avait un ponce d'épaisseur ; à de certains moments, quand elle ne baillait pas, elle avait l'air... M. de Balzac a décrit cet air-là dans un de ses admirables romans... Elle avait l'air d'une femme tout bien formée dont le mari est surchargé d'occupations. Les notresses lui tendaient les bras dans la rue...

Ce fut de M^{me} Bouhours que je devins amoureux pour obéir au grand Jules. Voici comment cela se fit.

Un des derniers jours des vacances, vers quatre heures de relevée, ma mère dit à M^{me} Bouhours :

— Céléstine, passez-nous vos ciseaux, ma bien bonne. Céléstine ! ce nom me fit un singulier effet. L'étonnement qu'il me causa put se formuler ainsi : Ah ça ! M^{me} Bouhours est donc une femme ? Cette idée me parut d'abord invraisemblable et par trop hardie. Néanmoins je regardai sournoisement Céléstine.

Il y avait des bas blancs bien crêlés dans ces vastes souliers ou le pied flottait ; la main qui tricotait machinalement était un peu forte, mais très-blanche ; les yeux somnolents avaient je ne sais quelle douceur bizarre ; c'étaient, en coexistence, des cheveux blonds, de très-beaux cheveux qui s'échappaient du bonnet toulousain. A tout prendre, M^{me} Bouhours ne pouvait avoir plus de trente-deux à trente-cinq ans. Elle bailla juste pour me faire voir ses dents qui étaient chloroformées.

Avais-je donc ou si longtemps cette passion sous la main sans la voir ? Car c'était bien la passion qu'il me faisait, une notaire ! Ma parole, ce Jules me faisait petit à peu sa greffière !

Je me levai. J'avais chaud depuis le bout du nez jusqu'aux oreilles.

Le moment leste à ma petite chambre située deux étages au-dessus, et je choisis dans ma liasse de lettres, la plus jolie, la plus tendre, surtout la plus gredine. J'avais laissé prudemment des blancs pour y insérer le nom de ma coquille future. Je rompis ces blancs avec le doigt de mon Céléstine. Puis je descendis jusqu'à quatre, et j'en l'adressai de fourrer la lettre dans le sac d'indienne à fleurs sans exciter le moindre soupçon. Ma poitrine s'élèva. J'allai m'asseoir à l'autre bout de la chambre pour contempler cette malheureuse dont je venais de tuer à jamais la tranquillité.

Vers cinq heures, ma Céléstine dit, selon sa habitude :

— Je m'en vais si M. Bouhours viendra me chercher aujourd'hui, madame Nodier !

Et ma mère répondit également suivant la coutume :

— Il y a apparence qu'il viendra, ma bien bonne.

Je n'avais pas songé du tout à M. Bouhours. M. Bouhours était un notaire trapu, brun et de mauvais mine, capable de prendre trois-mille lettres comme elle qui était dans le sac de sa femme. Il avait un tic dans la bouche. Sa figure me passa devant les yeux avec son tic. Je sentis une saute froide qui me montait dans le dos. Il me sembla que M. Bouhours aurait ce tic au moment de me prendre au collet pour me frapper par la fenêtre. Mais je me dis : je ne dis-je, je ne suis pas plus machuché que le grand Jules, et le grand Jules ne craint pas son greffier !

Céléstine béna une des aiguilles à tricoter dans ses cheveux. Il m'était ainsi quand elle avait à faire quelque communication importante, sortant du programme quotidien de la conversation.

Je m'étonne si je vous ai dit qu'Antoinette et Louis arrivent jeudi qui vient, madame Nodier ?

— Il y a apparence que vous me l'aurez dit, répondit ma mère, car je le savais, ma bien bonne.

Je vis des chandelles danser devant mes yeux. Ne riez pas : je n'ai jamais pu parer par en ma vie ! Antoinette et Louis étaient les deux frères de M^{me} Bouhours : Louis, un gros fermier de la Bourgogne ; Antoinette, un capitaine de cavalerie !

L. A. MONTY.

PAUL FÉVAL.

er-23/10/1874